LE SECRET D'UNE TOMBE

TROISIÈME PARTIE

LE FILS

Et voyez jusqu'où va mon illusion, ajouta Mme de Vauclair d'une voix mouillée de larmes, dans votre voix je crois entendre la sienne.

Elle essuya ses yeux et continua :

—La mort passe, sème le deuil et laisse derrière elle des douleurs et des regrets. Le bonheur sur la terre n'est pas pour tout le monde. Je n'ai plus de fille, et vous, mademoiselle Emilienne, vous n'avez plus de mère. Votre jeunesse est sevrée de la tendresse maternelle, ma vieillesse est privée de la tendresse filiale ! Ah ! je vous plains, ma chère enfant, et les éloges que l'on m'a faits de vous sont à mes yeux doublement mérités.

Oui, je vous plains, et en vous plaignant je pense à toutes les jeunes filles sans mère, à toutes les jeunes filles perdues, abandonnées.

Ces dernières paroles eurent un écho douloureux dans le cœur d'Emilienne.

Mme de Vauclair ne pouvait plus retenir ses larmes ; cependant, au bout d'un instant, étouffant un sanglot, elle reprit :

—Dix-huit ans ! si jeune et seule au monde !

—Oh ! non, madame, non, dit vivement la jeune fille, je ne suis pas seule au monde ; je suis orpheline et sans famille, c'est vrai ; mais il y a des personnes qui, comme vous, madame, me portent intérêt, il y en a même qui ont de l'amitié pour moi.

J'ai eu le malheur de perdre maman Marguerite, mais j'ai retrouvé une autre bonne mère dans Mme Martinet.

—Cette dame qui demeure avec vous ?

—Oui, madame, et qui m'aime et qui a soin de moi comme si j'étais son enfant. Je ne sais pas jusqu'où pourrait aller son dévouement.

Elle a des petites rentes, assez pour vivre tranquillement dans quelque village des environs de Paris. Eh bien ! non, elle préfère être avec moi, être en quelque sorte ma servante. Je le lui dis quelquefois ; alors elle se fâche et me répond que je suis sa fille et qu'il est tout naturel qu'une mère soit utile à son enfant.

Mme Martinet était une ancienne amie de maman Marguerite. Avant de mourir, maman Marguerite la fit venir à son chevet et lui demanda, en souvenir des belles années de leur enfance, de la remplacer auprès de moi. Depuis, madame, nous vivons ensemble ; elle s'est attachée à l'orpheline, et l'affection que j'ai pour elle est toute filiale.

—Cet attachement que vous avez l'une pour l'autre fait également votre éloge.

—Comme vous le voyez, madame, je n'ai pas trop à me plaindre de mon sort.

—Vous êtes une charmante enfant.

La jeune fille eut un doux sourire.

—Je suis reconnaissante envers ceux qui m'aiment et me témoignent de l'intérêt, fit-elle.

—La pensée de l'avenir ne vous rend-elle point quelque fois soucieuse ?

Emilienne leva ses beaux yeux sur Mme de Vauclair, eut un instant d'hésitation et répondit :

—Je jouis d'une excellente santé, qu'ai-je à craindre de l'avenir ? Ma jeunesse me donne plutôt des espérances que des appréhensions. Je ne suis pas ambitieuse, ne demandant pas plus que je ne peux avoir, je me trouve heureuse dans ma position.

J'aime le travail, madame, et comme je vous le disais tout à l'heure, m'efforçant à contenter les personnes qui me donnent de l'ouvrage, j'espère n'en manquer jamais. Mon métier me plaît, madame, et j'y suis d'autant plus attachée que c'est maman Marguerite qui me l'a appris.

Mme de Vauclair prit la main d'Emilienne, et la serrant affectueusement :

—Ma chère enfant, dit-elle, toutes vos paroles sont marquées au coin de la sagesse. Je vous le répète, je suis charmée, ravie, heureuse de vous connaître.

Ah ! comme je comprends bien que l'on s'intéresse à vous, que l'on vous aime !

Oui, vous avez raison de ne pas craindre l'avenir : vous avez le travail que vous aimez, vous avez et aurez toujours des amis.

—C'est une de mes espérances, madame.

Mme de Vauclair se leva.

—Avant de vous quitter, mademoiselle Emilienne, dit-elle, j'ai une chose à vous demander.

La jeune fille arrêta sur la générale son regard interrogateur.

—Quand peusez-vous avoir fait la réparation de ma pièce de Malines ? demanda Mme de Vauclair.

—Je ne peux pas dire, madame ; dès que j'aurai achevé le travail que je fais en ce moment, je me mettrai à la réparation de votre magnifique dentelle ; j'espère que dans une quinzaine de jours j'aurai terminé.

—Soit, dans une quinzaine de jours. Eh bien ! mademoiselle, voici ce que j'ai à vous demander : vous me ferez l'amitié de me rapporter vous-même cette dentelle, j'ai le vif désir de vous présenter au général de Vauclair, qui sera charmé de vous voir. Promettez-moi de venir.

—Je vous le promets, madame.

—Merci, ma chère enfant.

—Vous savez où nous demeurons ?

—Oui, madame.

—Rue des Pyramides, n° 11, ce n'est pas bien loin d'ici.

—Je vais quelquefois au jardin des Tuileries.

—Mademoiselle Emilienne, permettez-moi de vous embrasser.

La jeune fille, rougissante, présenta son front sur lequel la générale mit un baiser ; puis elle accompagna la noble visiteuse jusque sur le seuil de la porte du logement.

—Elle est adorable, cette jeune fille, oh ! oui adorable ! se disait Mme de Vauclair en regagnant sa voiture.

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE

QUATRIÈME PARTIE

LA JOLIE DENTELIÈRE

I.—LE DÉPORTÉ

Les renseignements fournis à la marchande à la toilette par l'agence Brévaune étaient exacts. Gracié, le marquis était revenu en Espagne après de longues années de souffrances, et quelles souffrances !

Condamné, comme nous le savons, à une détention perpétuelle, il fut embarqué pour les îles Philippines, faisant partie d'un convoi composé de criminels de droit commun et de proscrits politiques.

Pendant la traversée, qui fut longue, le marquis de Mimosa put s'apercevoir que la haine de son cousin don Antonio de Villina le suivait dans son exil. Un rapport venimeux à son dossier le présentait sous les plus noires couleurs, comme un homme très dangereux, recommandé à une surveillance toute particulière et à la sévérité des autorités.

Aucune persécution ne lui fut épargnée sur le navire où, enfermé dans un entrepont mal aéré, infect, mêlé à des voleurs et à des assassins, il n'avait pour soutenir ce qui lui restait de force qu'une nourriture grossière et insuffisante.

Ce fut avec un sentiment de délivrance qu'il aperçut les clochers de Manille, la capitale des îles Philippines et les mâts des navires groupés dans la rade, une des plus belles du monde.

Les îles Philippines, qui ne sont plus qu'un débris de l'immense empire colonial que l'Espagne possédait encore au commencement de ce siècle, formant un archipel océanien composé d'environ douze cents îles, dont les principales sont Luçon, Mindanao, Mindoro et Palouan. Toutes ne sont pas habitées, ni même bien connues.

L'île de Luçon, de beaucoup la plus étendue, renferme seule un noyau important de colons européens ; les autres, sauf la garnison, les fonctionnaires et un petit nombre de commerçants qui exploitent les richesses du pays, sont habitées par des indigènes de races diverses : Tagals, Malais, Négritos.

Les premiers patriquent le christianisme, auquel ils mêlent de grossières superstitions ; les seconds sont musulmans, les autres sont en grande partie voués au fétichisme.

A-t-on ou n'a-t-on pas beaucoup exagéré l'incurie de l'administration espagnole ? Mais il est certain que les îles Philippines fournissent à la métropole de grandes ressources qui pourraient être encore plus abondantes.